

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER**

(1706 - 1971)

NOUVELLE SERIE

Tome 2 — Fasc. 3/4

(Juillet - Décembre 1971)

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER**

1971



MONTPELLIER

1971

Séance du 20 décembre 1971**Réception de M. François DAUMAS**

L'Académie tient séance publique dans l'amphithéâtre du Centre Régional de Documentation Pédagogique pour la réception de M. François Daumas, élu membre de la Section des Lettres le 30 novembre 1970, à la place de M. Pierre Tisset décédé.

Introduit en séance, le récipiendaire est invité par le Président, M. Paul Pagès, à lire son remerciement et à prononcer l'éloge de son prédécesseur.

Monsieur le Président,
Mes chers confrères,

Revenant en notre bonne ville d'un long séjour à l'étranger, j'étais encore à la joie simple de retrouver au milieu du fracas nouveau les lieux et les dieux familiers, lorsque vous m'avez honoré de votre choix et appelé à siéger parmi vous. Vous avouerez-vous que mon premier mouvement fut la surprise ? Occupé à chercher dans les déserts des inscriptions insolites ou des ermitages oubliés, je me croyais encore éloigné aussi bien d'un monde un peu vertigineux que d'une assemblée, composée comme la vôtre, d'écrivains et de savants dont l'activité s'insère parfaitement dans l'histoire contemporaine. J'avais beau compter parmi vous des maîtres et des amis, je n'imaginais pas que vous pourriez donner un jour vos suffrages à l'humble néocore d'une déesse lointaine ou à l'indocile disciple du fondateur de Nitrie. Comment des théologiens, des humanistes de grande classe, des écrivains ou des représentants de l'illustre école médicale de Montpellier ont-ils pu se tourner vers une sorte de bédouin échappé aux sables pour venir enseigner les hiéroglyphes au bord de la voie domitienne ?

Vous comprendrez aussi qu'à l'étonnement ont succédé à la fois la reconnaissance et l'inquiétude.

Celle-là vous est acquise et vous me permettrez de vous l'exprimer ici

profondément aujourd'hui, en requérant toute votre indulgence pour l'exotique objet de votre choix. Et celle-ci, à vrai dire, fut de courte durée. Non point que brusquement je me sois découvert quelque mérite qui m'eût échappé jusque là ! Mais mon cher maître et ami, Monsieur Jean Claparède, et notre secrétaire perpétuel, Monsieur Gaston Vidal, qui m'a témoigné tout de suite tant de sympathie, ont été des parrains si prévenants et si amicaux que, très rapidement, en dépit de ma maladresse et de mon inexpérience, ils ont réussi à guider mes premiers pas dans votre savante confrérie, plus que deux fois centenaire et bien faite au premier abord pour impressionner un néophyte. Qu'ils veuillent trouver ici tous deux l'expression de ma très grande et cordiale gratitude. Mon cher maître, Monsieur Pierre Jourda me permettra-t-il d'associer son nom aux leurs au moment où je viens m'asseoir à son ombre dans le jardin des Muses, dont il tenta autrefois de m'ouvrir les portes dans notre vieille Faculté ?

Cependant, lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à siéger parmi vous, je ne me doutais pas qu'un autre, plus périlleux, sans doute, m'était réservé. L'usage voulant que chacun d'entre nous fasse l'éloge de son prédécesseur, il m'incombait de prononcer celui de Pierre Tisset, Professeur d'histoire du droit en notre université. Or, vingt-quatre ans d'absence m'avaient fait perdre contact avec la société montpelliéraine. De Pierre Tisset, je n'ai gardé que deux souvenirs personnels. L'un se situe au cours des années 1936-1937, au temps où le P. Lagrange, fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem, venait faire des conférences à Montpellier : après l'une d'elles, je fus présenté à Pierre Tisset avec qui j'ai échangé quelques mots. Peu après, je l'ai vu, longuement, jouer le rôle de Macbeth à la Salle bleue de l'Enclos St François. Comment, à l'aide de ces deux seules images, redonner vie à une personnalité hors de pair, que tant d'entre vous ont connue et aimée et qui demeure encore si présente pour tant de Montpelliérains ?

C'était une gageure d'autant plus inquiétante que, maintes fois, pour avoir seulement prononcé son nom, j'apprenais de mon interlocuteur de fortune l'impression profonde, ineffaçable, puis-je dire, qu'il avait faite sur tous ceux qui l'avaient approché d'un peu près. Sans l'aide spontanée de quelques uns de ses élèves et de ses amis, je n'aurais sans doute jamais eu le courage d'entreprendre la rédaction de ces pages et je veux leur dire ici toute ma reconnaissance pour les longs entretiens qu'ils m'ont accordés. Mais je dois aussi vous demander derechef votre indulgence pour ce portrait que je voudrais si vivant et auquel je crains de ne pas avoir appliqué les touches les plus colorées et les plus éclatantes, faute de les avoir discernées de mes yeux sur l'original. L'unanimité des jugements portés sur Pierre Tisset des horizons les plus divers a de quoi décourager celui qui veut écrire son éloge, après l'avoir à peine approché et sans posséder de connaissance, autre que

superficielle, des domaines qu'il a si magistralement explorés.

Sans doute, sa vie, toute unie et toute simple est facile à tracer ; il devient plus ardu pourtant d'analyser une œuvre juridique pour qui n'a pas une solide formation en ce domaine. Je n'ai trouvé qu'une mince excuse pour l'entreprendre, c'est d'avoir étudié les divers aspects d'une civilisation plus ancienne que celles auxquelles Pierre Tisset a consacré son effort. Mais retrouver la chaleur vivante d'une âme qui savait si bien s'adapter aux autres et les faire vibrer, pénétrer dans les replis subtils d'un esprit qui ne se livrait pas facilement, demeure une entreprise toujours malaisée et, dans le cas présent, d'autant plus aléatoire que le modèle possède plus d'originalité et de profondeur.

La vie de Pierre Tisset est un sujet chargé de peu de matière. Il est né à Béziers le 2 janvier 1898. Il a fait dans cette ville des études secondaires au Collège de la Trinité, où il reçut l'enseignement de l'excellent humaniste que fut l'abbé Berger. Il passa le baccalauréat en 1914 puis vint faire des études de Droit à Montpellier où il obtint la licence en 1917 et son diplôme d'études supérieures en 1918. Il fut incorporé à cette date mais réformé après onze mois de service. Dès sa vingtième année, en effet, il est atteint d'un mal qui lui imposera plusieurs séjours en sanatorium et toute sa vie va se passer à lutter sans merci contre la maladie qui le mine et qui l'emportera finalement mais dont son esprit est demeuré vainqueur.

Il commence à préparer alors sa première thèse qu'il soutiendra en 1921 : **Contribution à l'histoire de la présomption de paternité : étude de droit hébraïque et de droit romain**. Elle est si bien appréciée qu'il est chargé de cours pour les années 1922-23 et 1923-24. Mais un premier séjour en sanatorium l'empêche de poursuivre son enseignement. Il tire profit de ces loisirs forcés pour se cultiver par un grand nombre d'importantes lectures et, encouragé par Olivier Martin, il met en chantier une seconde thèse sur Saint Guilhaume-du-Désert. Il examine les problèmes juridiques posés par les rapports des moines de Gellone et d'Aniane et rédige son livre sur **L'Abbaye de Gellone au diocèse de Lodève des origines au XIII^e siècle**. La soutenance, brillante, eut lieu en 1933.

La même année, il est reçu second au concours d'agrégation en droit. Le 1^{er} janvier 1934, il est institué agrégé à la Faculté de droit de Montpellier et titularisé en janvier 1937 dans une chaire d'histoire du droit qui remplace une chaire de droit romain. A la mort de Georges Boyer, sa notoriété le fera élire Président de la Société d'histoire du droit et des institutions des anciens pays de droit écrit. Jusqu'en 1967 il enseigna dans notre Faculté. Mais, cette année-là, il dut prendre une retraite prématurée, la maladie ne lui laissant plus aucun répit.

En dépit de sa santé précaire, il avait voulu montrer qu'il ne se désintéressait pas des affaires de la cité. Aussi, de 1947 à 1953, il fit partie du

conseil municipal de notre Ville, comme membre du Mouvement républicain populaire.

Hormis une courte mission au ministère en 1941, un voyage au Maroc et la participation à quelques congrès, il ne quitta guère Montpellier. Son équilibre fragile ne lui permettait pas de longues et pénibles randonnées que, d'ailleurs, ses travaux n'exigeaient pas...

Il était resté célibataire. Encore jeune, il eut le malheur de perdre dans un accident une jeune fille à laquelle il était fort attaché. Plus tard, très probablement le mal dont il souffrait interdit à sa nature délicate de songer au mariage, sans qu'il y eût chez lui la moindre trace de misogynie. Dans son appartement de la place Chabaneau il habita avec sa mère qui exerçait toujours sur lui une certaine tutelle. Tant qu'elle vécut, il la soigna avec une affection filiale exemplaire.

Mais durant la dernière année de sa vie, il ne quitta guère sa chambre d'hôpital où l'on pouvait lui insuffler de l'oxygène. Cependant son esprit dominait le mal. Toujours présent aux événements extérieurs, il s'enquérissait des nouvelles et s'informait dans les journaux. Il continuait à lire, à prendre des notes et corrigeait soigneusement les épreuves du tome II de son **Procès de Jeanne d'Arc**. Le 22 février 1968, il s'éteignit, entouré d'amis très attachés qui, jusqu'au dernier moment, demeurèrent auprès de lui.

Il était officier de la Légion d'Honneur, officier des Palmes académiques et avait reçu d'autres distinctions françaises et étrangères.

Telle fut, dans son apparence extérieure, cette vie simple et unie, passée essentiellement dans notre ville et consacrée à la science et à l'enseignement.

Pierre Tisset les aimait profondément l'une et l'autre.

L'œuvre qu'il a laissée témoigne de sa profonde érudition. Elle n'est pas d'une grande abondance mais d'une extrême densité et d'une réelle originalité.

Quelques traits mettent en valeur chez lui les préoccupations du savant. Lorsqu'il composa sa première thèse qui touchait au droit hébraïque, il apprit l'hébreu pour lire dans le texte la législation mosaïque. Combien se disent historiens et dissertent sur un pays dont ils ignorent la langue ! Dès sa jeunesse, au contraire, Pierre Tisset avait compris que, pour saisir correctement une pensée, il faut connaître la structure de l'idiome qui a servi à l'exprimer et il n'a pas hésité à s'assimiler l'hébreu au prix d'un gros effort pour mieux interpréter les notions de droit biblique. Très soucieux également d'avoir accès à la bibliographie moderne, il pouvait lire, outre le grec et le latin, indispensable à l'étude du droit médiéval, l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

Mais ces instruments de base eussent été insuffisants pour serrer de plus

près la vérité. Pierre Tisset possédait aussi le maniement de la méthode historique et l'a appliquée à fond dans son livre sur l'abbaye de Gellone. Il faut voir comment, dans l'examen de la vie de St Guilhem, il avance pas à pas, avec quelque lenteur peut-être, mais avec toute la sécurité qu'il est possible d'atteindre. L'identification des personnages est toujours soumise aux plus rigoureuses vérifications. Les contradictions ou les inexactitudes, relevées avec une fine acribie, lui permettent de déceler les faux sur lesquels les deux abbayes appuyent leurs prétentions. Il ne m'appartient pas de dire le résultat auquel il est parvenu pour le droit médiéval ; mais un compte-rendu de l'éminent spécialiste que fut E. Meynial fait état de "la vigueur de l'esprit critique" qui caractérise ce travail. Ajoutons qu'il envisageait presque tous les aspects de la question : politique, militaire, économique et juridique. C'était déjà vraiment un essai d'histoire intégrale, seule capable, par la largeur de son cadre, d'introduire à la pure histoire du droit.

Par la suite, Pierre Tisset ne rédigea ni le récit suivi d'une époque, ni la biographie d'un personnage. On pourrait regretter qu'il n'ait pas écrit un livre sur Jeanne d'Arc. Il possédait pratiquement tous les matériaux nécessaires et il n'est pas douteux que la lumière qu'il eût jetée sur ce temps n'eût éclairé singulièrement cette mystérieuse et fascinante figure. Mais les articles qu'il lui a consacrés, son étude du procès de condamnation, publiée en 1958 dans le Mémorial du Vème centenaire de la réhabilitation, ses travaux sur la compétence du tribunal de Rouen (1950), sur Pierre Cauchon, dans les Mélanges Augustin Fliche, en 1952, sur Jeanne d'Arc, chef de guerre en 1956, et surtout ses deux volumes intitulés **Le Procès de condamnation de Jeanne d'Arc**, 1960 et 1968, sont là pour montrer avec quelle science scrupuleuse Pierre Tisset traitait ces sujets difficiles. Un respect absolu de la vérité lui faisait peser à la balance de sa critique les moindres faits avec une minutie et un raffinement qui inspirent l'admiration. S'il n'a pas donné la synthèse que nous eussions rêvée et souhaitée, je me demande si c'est par manque de temps ou de forces. Ne serait-ce pas plus tôt par délicatesse de conscience ? Il notait dans son livre sur Gellone : **"C'est sur quelques îlots, si nous osons dire, qui émergent de place en place sur un océan d'oubli et de silence, que notre attention a dû se concentrer"**. Il n'aimait pas établir entre ces îlots des ponts parfois imaginaires, toujours incertains, qui satisfont des esprits moins exigeants mais qui n'offrent aucune sécurité.

Oserai-je comparer ici Pierre Tisset à Le Nain de Tillemont ? Dans l'avertissement qui précède ses **Mémoires pour servir à l'histoire des six premiers siècles de l'Eglise**, le solitaire de Port-Royal écrivait qu'il voudrait **"pouvoir aider ceux à qui Dieu aurait donné la grâce et la volonté de travailler à une véritable histoire de l'Eglise, ou aux vies des saints. Il a voulu les décharger de la peine de rechercher la vérité des faits, et d'examiner les difficultés de la chronologie. Ces deux choses sont le fondement de l'histoire. Il arrive néanmoins, que les génies les**

plus beaux et les plus élevés soient les moins capables de se rabaisser jusque là." Le Nain de Tillemont maniait-il l'humour ? On peut dire du moins de lui, comme de Pierre Tisset, qu'ils ont voulu essentiellement retrouver la vérité des faits et débrouiller la chronologie. Pour eux, rien ne se pouvait construire sans cette base inébranlable. Comme nous consultons encore avec fruit les tomes admirables du vieil historien janséniste, on recourra longtemps encore aux "mémoires" de Tisset sur Jeanne d'arc, Gellone ou Placentin.

Ce goût de la réalité concrète, dûment établie, lui interdisait tout travail ne reposant pas directement sur les sources. Aussi, revint-il sur maints problèmes considérés déjà comme résolus. Est-ce Placentin qui, comme on le dit souvent, introduisit à Montpellier l'étude du droit romain ? La réponse de Pierre Tisset est extrêmement nuancée : **"En réalité, écrit-il, Placentin, Rogerius sont venus s'insérer dans un courant qui déjà se marquait ; ils ont été portés par lui... bien plus qu'ils ne l'ont déterminé... leur gloire est dans leur travail scientifique, leurs gloses, leur *summae*."**

Ses recherches sur les rapports des coutumes locales et du droit écrit au haut moyen-âge ont ouvert des voies nouvelles et l'on doit bien maintenant admettre que le droit romain en Septimanie n'a eu qu'une influence partielle jusqu'au XIV^{ème} siècle. Son analyse patiente, méticuleuse, savait tirer des pièces notariées au moins autant l'histoire des individus, des hommes, que celle des notions juridiques. L'humaniste qu'il était voyait le réel et comprenait la vie intense que dissimulaient ces archives familiales moins stéréotypées que leurs équivalents modernes. Pour lui elles étaient vivantes. C'étaient toujours des hommes, comme disait Montaigne en parlant des ruines de Rome.

Lorsque la nécessité de l'enseignement l'exigeait, il convient de le souligner, cet historien si exigeant pour lui-même n'hésitait pourtant pas à écrire des synthèses d'une belle volée, comme en témoigne le **Manuel d'histoire du droit français** qu'il publia en 1960 en collaboration avec Paul Ourliac.

Les brèves remarques que l'on vient de présenter sur ces travaux patiemment établis, solides, n'épuisent pas le sujet. Beaucoup de notes dorment dans les papiers qu'il a laissés et que seule sa voix aurait su animer pour ses cours. Des manuscrits prêts ou sur le point de l'être n'attendent pour voir le jour que les soins pieux de ses disciples.

Car Pierre Tisset fut un professeur extraordinaire qui laisse derrière lui un souvenir éblouissant. La science impeccable, le recours direct aux sources, la discussion subtile des documents n'auraient pas suffi au rayonnement immédiat de son œuvre. Il fallait de tout cela tirer la vie ; seule les choses vivantes peuvent intéresser de jeunes esprits. Or Pierre Tisset avait un goût profond pour le théâtre. Je me souviens, comme je vous le rappelais, de l'avoir vu jouer Macbeth avec une

remarquable maîtrise pour un amateur. Ses dons d'acteur, il sut les utiliser lorsqu'il enseignait et, souvent, il mimait son propos avec un naturel parfait, un sens très affiné de la mesure qui frappaient vivement son auditoire émerveillé. Jamais en ses gestes on ne put surprendre le moindre cabotinage. Il n'y avait rien de théâtral dans ses dons d'expression. Seulement, il savait faire passer le contenu de sa pensée dans l'esprit de ses étudiants par une action oratoire, comme disait la rhétorique ancienne, pleine de nuances et de discrétion.

Pour ses cours de licence, devant un public considérable, il revêtait encore la robe. Elle ajoutait son prestige à la science et au jeu subtil du conférencier qui savait faire jouer ses manchettes avec aisance. Aussi séduisait-il ses auditeurs, unanimes à louer ses cours qui les passionnaient. Il put ainsi éveiller de nombreuses vocations et, maintenant, plusieurs de ses élèves enseignent l'histoire du droit à Montpellier et dans d'autres villes universitaires. Il les guida sans les contraindre jamais, avec un dévouement dont ils sont encore touchés. A la fois bienveillant et demandant beaucoup, il les recevait chez lui, autour de sa cheminée, un châle sur les épaules — car il avait toujours froid —. Point par point, il discutait leurs travaux pour les amener à parfaire leur thèse. Ils restent tous enchantés de ces contacts humains où, par-delà le maître, ils trouvaient l'homme avec tout son charme et, peu à peu, gagnaient un ami.

Voici que nous touchons au plus délicat. Et d'abord, comment pénétrer dans l'intimité d'un être disparu ? Comment l'évoquer, en respectant ce qu'il a voulu garder pour lui seul ? **"L'entreprise ne demande pas moins de libre curiosité que de respect"**, écrivait Henri Brémond au début de son *Newman*. Je ne ferai donc que transcrire ici ce que j'ai entendu de la bouche de ses amis. Ainsi nous apparaîtra sinon ce qu'il fut lui-même du moins l'impression qu'il a produite sur ceux qui l'admiraient.

Chose étrange, l'homme qui a laissé un souvenir si singulier chez tant de ceux qui l'ont approché, qui eut tant d'amis, qui enseigna durant tant d'années, fit preuve d'une discrétion et d'une subtilité qui l'aidaient à ne se point livrer ou lui permettaient de s'échapper aussitôt qu'il paraissait s'être aventuré trop loin dans la confiance.

Pourtant on ne pouvait ignorer sa capacité de travail. Même au milieu de la maladie, la fatigue n'arrivait pas à le gagner et il lisait sans désespérer. Il possédait une mémoire admirable qui lui permettait de citer par cœur de longs passages de Dante. Sa culture immense était extrêmement variée et ne se bornait point au moyen-âge. Sa bibliothèque témoignait de son goût pour notre littérature. Il connaissait à fond Stendhal et était familier avec l'œuvre de Paul Valéry. Par la force des choses, d'ailleurs, ce savant à qui les longues promenades étaient

interdites, fut un homme de cabinet, un intellectuel, mais au sens noble du terme, parce qu'il entendit toujours rester près du réel.

S'il était rigoureux pour les choses de l'esprit, il était indulgent aux hommes. Il ne transigeait pas pour la vérité, mais ne tenait pas rigueur à qui se trompait de bonne foi.

La recherche qu'il mena pourrait paraître à ceux qui n'eurent accès qu'à ses œuvres un peu trop purement érudite. Il faut pourtant remarquer qu'il s'attaque d'emblée à des figures de proue, comme Jean Huss et surtout Jeanne d'Arc. Jamais un mot de louange, dans ce qu'il a écrit, pour cette jeune fille qui le séduisit par sa féminité et son mystère. Mais à travers le simple récit des petits faits dûments établis, il se contente de la laisser parler et elle prend, au-dessus du groupe grisâtre et tortueux de ses juges, toute la hauteur de sa véritable stature : quelques pages de Tisset mettent parfois plus en valeur l'héroïne qu'un dithyrambe de Michelet.

Comme sa pensée est riche et variée, son style, qui en suit les sinuosités, sans rien sacrifier à l'esthétique pure, est parfois compliqué. Et pourtant que de fois il s'allège ! De temps à autre il n'y manque même pas la pointe d'humour qui repose. Tantôt il évoque la causticité et le ton plaisant de Placentin, tantôt il rapporte les propres termes de St Bernard s'irritant contre les succès des médecins de Montpellier qui font perdre la tête même aux évêques, tel **"cet archevêque de Lyon, Héraclius de Montboissier, qui, tombant malade à Saint Gilles, se fit porter à Montpellier et y dépensa en médecines et médecins et quod habebat et quod non habebat"**, et Tisset d'ajouter : **"il en mourut d'ailleurs"**. C'est avec une fine ironie qu'il évoque les procès d'Aniane et de Gellone qui s'appuyaient sur des faux : **"Si Aniane voulut un jour, par des moyens qui nous sembleraient aujourd'hui critiquables, se donner les apparences du bon droit, si ce faisant elle déploya un appareil littéraire et diplomatique plus impressionnant que sincère, auquel, soit dit en passant, il fut répondu de même encre, le débat apparaît nettement tranché à la fin du Xème siècle..."**

Pour vivre cette vie intellectuelle intense, il dût s'armer d'un courage de tous les instants, d'autant plus héroïque qu'il le fallait permanent. Il passa peut-être en tout une dizaine d'années en sanatorium et ne dut sa survie qu'à son désir de travailler. En 1961 encore, très durement atteint, il ne put être sauvé que par une trachéotomie. Et, plus d'une fois, il vint à son cours pâle et affaibli, après une hémoptysie. A la fin de sa vie, il supporta stoïquement de longs séjours à l'hôpital. Puis, il y passa les nuits, partageant ses journées entre sa maison et la Faculté. Enfin, il s'installa définitivement dans sa chambre d'hôpital. Mais, quand on allait le voir, on oubliait bien vite où l'on était. Ce magicien par sa puissance souveraine transformait la chambre en salon, tant sa conversation demeurait étincelante.

Il avait des amis chers : le professeur Morini-Comby, le doyen Maurin, le professeur Pierre Humbert, pour ne nous en tenir qu'aux morts. Ceux qui ne le

devancèrent pas dans la tombe lui furent fidèles jusqu'au bout tant il sut les aimer. Les amitiés féminines ne lui manquèrent pas et l'assistèrent avec délicatesse jusqu'à la fin de son calvaire.

Sans doute tous étaient-ils conquis par une élégance naturelle qu'il ne déployait pas seulement dans sa tenue, mais aussi dans son esprit. Il y avait en lui je ne sais quoi d'aristocratique et même un certain panache, une politesse exquise qui allait jusqu'à son extrême limite ; on le vit un jour demeurer dans un courant d'air au risque très grave de prendre froid, pour ne point interrompre une conversation. Peut-être était-ce chez lui une compensation. Ce malade, une fois debout, avait quelque chose d'un chevalier.

Du reste, on le vit toujours détendu avec ses amis, même lorsqu'on le savait intérieurement accablé par des soucis personnels. Il possédait le don admirable et rare de se mettre à la place de son interlocuteur. Il savait dialoguer, c'est-à-dire, non point tellement exposer son point de vue que comprendre celui de l'autre et le discuter. Les examens que l'on passait avec lui, au dire de tel de ses élèves, devenaient un dialogue et même un échange. Comme Socrate, il savait pratiquer la maïeutique. Et pourtant, devant des confusions grossières, il pouvait être saisi de justes colères, qui ne duraient pas.

C'est dans les plus hautes régions de l'âme qu'il trouvait son épanouissement. Grand amateur de musique, il jouait fort bien du piano et les partitions voisinaient dans sa bibliothèque avec les œuvres de nos classiques. Il a même composé de la musique pour orgue. Il y trouvait le moyen de transcender la médiocrité de notre vie quotidienne pour pénétrer dans le monde divin de l'art. Cependant, bien qu'il eût été élevé religieusement et qu'il ne fût pas incroyant, il semble être demeuré agnostique. Certainement sensible aux difficultés que rencontre la foi, capable de percevoir la pointe des raisons qui nous portent au doute, il ne paraît pas s'être départi d'une attitude de réserve, toujours respectueuse du mystère.

S'il a appartenu au Mouvement républicain populaire, c'est surtout parce que ce dernier tirait de convictions religieuses une doctrine de réel progrès social et cherchait à procurer aux couches les plus déshéritées de la société le bien-être physique et moral. Sa sagesse puisait dans l'Écriture Sainte quelques aphorismes, qu'il arrangeait un peu à sa manière, non sans quelque humour : **un goujon vivant vaut mieux qu'un empereur mort**, disait-il en souriant. Mais, surtout, il aimait rappeler, paraît-il, ces mots de Job : **je suis sorti nu du sein de ma mère et je retournerai nu dans la terre**. Cette phrase traduit bien le détachement auquel son âme était parvenue. L'expérience d'une maladie grave lui avait permis de se détacher de la vie à vingt ans et il avait continué tout le long de son existence à approfondir ce dénuement. N'est-ce pas au fond l'œuvre essentielle de notre passage sur terre, d'apprendre à nous passer de ce que nous prenons pour des biens mais que nous

devons inéluctablement abandonner ? Il avait fait le pas capital avant de franchir la porte de l'éternité.

Voilà, mes chers confrères, en quelques traits, ce qui m'a paru le plus significatif dans la vie et dans la pensée de Pierre Tisset. Mon information est criblée de lacunes ; il y manque surtout la chaleur intime d'une vivante amitié dont il ne me fut pas donné de bénéficier. Mais le peu que j'ai pu glaner n'a pas tardé à me séduire et je désirerais seulement vous avoir fait partager l'admiration qui m'a gagné à suivre et à découvrir, au-delà du savant historien du droit, au-delà du maître prestigieux, dans sa douloureuse et lumineuse vérité, un homme au sens plein du terme.

Réponse de M. Jean CLAPAREDE

Monsieur,

Avec votre entrée parmi nous l'ami succède à l'ami. Pour ceux qui ont bien connu Pierre Tisset et qui ressentent avec douleur son absence, l'hommage que vous venez de rendre à l'historien du droit et à la personnalité éminente, est un adoucissement car vous l'avez évoqué tel qu'il était avec la charpente, la profondeur, les finesses des combinaisons de l'esprit, l'autorité et le charme subtil qui manifestait et enveloppait sa façon d'être. Vous nous avez remis en mémoire le juste ton de cette voix qui s'est éteinte. Indulgente ou catégorique, souvent les deux à la fois, elle était accompagnée d'un pénétrant regard fixé sur l'interlocuteur aussi bien que rivé sur l'objectif de la pensée.

Certains paradoxes contribuent à la saveur de la vie. Parmi quelques circonstances singulières, je suis tenté de compter celle d'avoir été désigné par l'Académie de Montpellier pour vous accueillir en notre Compagnie. Autrement dit, le moindre initié aux mystères de l'égyptologie a été chargé d'un agréable devoir mais désigné aussi pour une mission plus présomptueuse que périlleuse. Vous représentez une discipline un peu trop considérée dans son isolement et réputée pour être à la fois très accaparante et fort exigeante. Vous savez heureusement que cette présomption trouve son origine dans l'impulsion mal contrôlée d'un sentiment amical. Il fallait bien la confiance que l'amitié fait naître pour inviter un vieux

profane à faire bon marché de son incapacité.

Nous avons fait connaissance, Monsieur et cher Ami, dans l'ancien Lycée de Montpellier. C'était alors une maison vétuste, de patine noirâtre, et fort encombrée. Desservies par des escaliers archaïques ses classes austères offraient à la vue des alignements de bancs dont les surfaces avaient été presque entièrement gravées par des mains désintéressées. Leurs inscriptions témoignaient d'un penchant à l'épigraphie modeste et clandestine. Il ne s'agissait pas de ces hommages qui couvrent les pylones des temples que vous connaissez bien et qui ont contribué d'après un de vos savants collègues à faire de l'éloge le ciment d'une civilisation, mais de documents qui réduisaient à de justes proportions l'orgueil insensé que des maîtres auraient pu nourrir quant à l'intérêt de leur enseignement. Vous pensiez, pour votre part, à d'autres inscriptions. Vous aviez déjà en Khagne, sur les tablettes mormonnes et les plaques de Joseph Smith des certitudes qui passaient celles de votre professeur d'histoire ; elles laissaient subodorer la précocité d'une vocation. Au fond, ne pensez-vous pas que cette classe de Khagne, animée par le professeur principal M. Chazel avec la compétence, l'esprit alerte dont vous gardez le souvenir, rendrait partisan de ce que vous appelez la chronologie courte ? Encore que le monde ait subi entre temps une des plus grandes révolutions de l'histoire, n'estimez-vous pas que cette classe de Khagne, c'était hier ?

Votre point de départ dans la vie, ce village que vous avez vu devenir une petite ville, ce fut, bien sûr, un oppidum. Si Montpellier et Paris ont ajouté à vos propres ressources les moyens d'une brillante carrière universitaire et scientifique, vous devez à Castelnau-Le-Lez les options majeures de votre existence. Vous êtes né au bord d'un fleuve très court avant d'axer vos travaux sur les rives du fleuve le plus long du monde. Vous avez principalement vécu sur les bords du Lez et sur les bords du Nil. Pour qui doit remonter le cours des siècles il est beau de séjourner sur de telles rives. Le cours majestueux d'un fleuve est une image classique de l'histoire.

En vérité, les bords du Lez sont bien faits pour devenir le point d'attache d'un archéologue. Les originaires de Sextantio étaient alors que les barons de Caravette n'existaient point encore. Pourtant les Volques vous ont paru peuplade un peu jeune dans l'échelle du temps et c'est à Castelnau qu'a retenti pour vous l'appel de l'antique EGYPTE. Votre père avait participé aux fouilles de Jean Maspero à Baouit. Votre mère vous entretenait du récit de ces découvertes. Une image accrochée dans votre maison, le visage de la princesse Nofrit, avec ses grands yeux ouverts depuis des millénaires, ne cessait de frapper vos yeux d'enfant. Une visite au département des antiquités égyptiennes du Louvre, en compagnie de

Madame Gaston Maspero, décida de votre carrière. Ce fut tout de même sur l'oppidum de Sextantio, qu'initié par le chanoine Villemagne, vous fut donné le goût de la fouille archéologique pratique, sur un terrain qui vous était immédiat. Car l'on ne doit point vous ranger parmi les "assis" de bibliothèques foudroyés par Arthur Rimbaud et par André Breton : Vous êtes un animateur. De bonne heure vous assumiez la direction d'un clan, vous orientiez des fouilles. Grâce au scoutisme vous vous formiez à la direction et même aux techniques de la recherche. Je crois bien que dès lors votre vocation en fit naître quelques autres.

Sorti du Lycée vous avez préparé dans ce genre de maison de famille qu'était alors la Faculté des Lettres une licence, le diplôme d'études supérieures et l'agrégation. C'est en qualité de professeur agrégé que vous êtes revenu dans cette ville de 1942 à 1944.

Je vous rencontrais alors au cours des visites que nous faisions parfois à notre ancien professeur Jean Baptiste Pineau. Au soir de la vie il remémorait d'une bonne plume ses fidélités vendéennes et angevines. Enlevant sur les ailes d'un lyrisme naturel une étonnante charge de théologie et d'humanisme, il assaisonnait ses discours du sel de la causticité érasmiennne. Auprès des élèves il avait fait sien ce conseil reçu dans son enfance : "de l'érudition, mais plus encore de goût et d'élégante clarté ! " ; il y ajoutait l'enthousiasme, la flamme des grandes passions. C'était une de ces âmes généreuses qui peuvent et savent ménager aux jeunes une ouverture sur le monde de l'esprit.

Sachant où vous alliez vous avez atteint votre but sans détour superflu mais sans précipitation. L'étape de l'enseignement secondaire rapidement franchie, vous n'avez pas recherché une étroite spécialisation mais une formation de base, ardue et méthodique. Ce fut le chemin recommandé par Plutarque : Pour mieux servir les choses, vous avez appris à connaître le sens des mots.

De grands maîtres vous ont révélé les arcanes de l'appareil complexe qui de la philologie mène à la métaphysique à l'aide des fortes constructions de la grammaire, des articulations de la phonétique, des souplesses de la morphologie et des nuances de la sémantique. Aux Hautes Etudes, M. Lefèvre vous enseigna les moyens d'expression du grec et de l'égyptien. Au Collège de France vous receviez de Pierre Lacau des leçons d'archéologie et de linguistique comparée chamito-sémitique. Vous suiviez parallèlement à l'Ecole des Langues Orientales les cours d'hébreu d'Edouard Dhorme sans négliger l'enseignement du berbère et de l'arabe. Au Vésinet, M. Chassinat dont le nom reste inséparable des publications d'Edfou, de Dendera et des fouilles de Baouit, vous initiait au copte : vers ce terme

d'une évolution linguistique, vous portait l'attraction du croyant. Ainsi vous étiez préparé à la lecture des textes les plus anciens et les plus récents, à même de percevoir la raison d'être de ces portes murées qui ne paraissent donner sur rien, de lire les hiéroglyphes à livre ouvert, et de faire un sort à ces noms mystérieux que certains archéologues prononcent tout en consonnes, d'autres en les articulant sur des voyelles et qu'ils écrivent selon des variations orthographiques dont on n'ose demander le pourquoi dans la persuasion où l'on est que chacune d'entre elles dissimule un arsenal de savantes raisons. Autrement dit, vous vous trouviez avancé dans la confiance de la terra incognita, bien au delà de nos étonnements.

Après tant de préparatifs, vint enfin le jour où l'emportèrent les enchantements de la terre d'Égypte et les servitudes du travail sous un climat brûlant.

En qualité de pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, vous avez pendant quatre ans joint à vos études la responsabilité de plusieurs chantiers de fouilles de cet Institut.

Un papyrus de 37 m de long ne suffirait pas à l'énumération des forages que vous avez pratiqué à travers le temps et l'espace sous ce soleil d'Égypte qui, à l'instar de l'Apollon d'une niche de l'hôtel Lauzun pourrait revendiquer la simple, la noble devise : **"Je me souviens des jours anciens."**

Au regard des tâches qui vous étaient proposées vous nourrissiez entre 1947 et 1952 une thèse sur Dendera, le fief de la déesse Hathor. Entre 1952 et 1955, toujours sous les auspices de cette grande dame vous exerciez votre sagacité sur les Mammisi, ces petits temples, lieux de naissance d'un drame liturgique en création continue, dont vous mettiez en évidence les portées sociale et métaphysique en étudiant l'iconographie traductrice de ces mystères.

En plein été vous vous êtes rendu à Philae que l'on pouvait tenir pour morte sur la foi de Pierre Loti. Vous désiriez étudier ses temples, hors de l'eau. Il faisait si chaud que, malgré les mises en garde, vous avez bu de l'eau du Nil. Elle vous a laissé indemne. Boire les larmes d'Isis ! Voilà qui prend le caractère d'une adoption miraculeuse et d'une garantie d'immunité scientifique.

Entre 1959 et 1969, vous êtes parvenu au sommet d'une pyramide qui ne figure pas sur le guide Joanne, celle de votre administration en assurant la direction de l'Institut qu'une lignée de grands archéologues rendit célèbre. Au milieu des petits ennuis de la vie, formalités de passeports et problèmes de valises,

vous pouviez vous persuader avec Sigmund Freud que "l'homme énergique et qui réussit, c'est celui qui parvient à transmuier en réalités les fantaisies du désir." Dans la suite, vous n'avez pas retrouvé d'hypogée pharaonique, étant arrivé trop tard en ce monde si vieux, mais c'est tant mieux puisque, selon l'affabulation courante cette découverte eut été peut-être regrettable pour vous comme pour les vôtres et nous-mêmes. Par compensation, d'autres tâches, d'autres surprises vous attendaient.

Est-ce une impression juste ? Il me semble que le faible de votre curiosité et le fort de votre croyance vous portaient vers l'exploration des ultimes refuges de la religion.

En prévision du relèvement du niveau du Nil provoqué par la création du grand barrage d'Assouan, vous avez fouillé en Nubie afin de procéder — avant leur disparition ou leur transport — au relevé des monuments pharaoniques ou coptes, ces derniers parfois imbriqués dans les premiers. Vous avez eu la surprise de voir dans l'un de ces sanctuaires l'offrande des bouquets de Ramsès à une image de Saint Pierre porteur de sa grosse clef. Cette figure centrale avait pris la place de celle d'Amon. Une telle rencontre eut enchanté le dadaïsme de qui avait vingt ans en 1920.

L'une des révélations qui vous sont dues concerne un aspect de l'histoire contraire aux idées reçues : c'est la fouille du désert des Anachorètes. Avec M. Guilhaumon, votre ami de la Khagne de Montpellier, vous avez eu la perspicacité puis la bonne fortune de découvrir les vestiges d'une vie conventuelle inattendue, des plans complexes, les restes d'une iconographie passionnante là où l'on situait les solitudes érémitiques prétendues. Que deviennent dans tout cela l'exceptionnelle rencontre de Saint Antoine et de Saint Paul Ermite ainsi que leur ravitaillement en pain par corbeau interposé ? Vous retranchez, semble-t-il, un soupçon de poésie au récit de la Légende Dorée mais il faut aujourd'hui, grâce à vous, prêter aux saints ermites une vertu supplémentaire : après avoir fui le monde, ils devaient se supporter les uns les autres. A votre retour de ces oasis de chrétienté, vous auriez pu dire avec l'humoriste du second Empire : "Je reviens du désert ; il y avait un monde fou".

L'on vous doit aussi bien de substantiels articles et la synthèse de tant d'efforts, le livre qui vous a fait connaître du grand public : la "Civilisation de l'Egypte pharaonique", une de ces mises au point des connaissances qu'il ne faut point écrire trop tôt et dont vous avez assuré le succès en offrant à vos lecteurs la

somme d'une expérience mûrie sur la terre noire d'Isis et dans les brûlants déserts de Seth.

Le temps de l'enseignement vous a rapproché de Montpellier, alternant avec celui de la recherche. Vos attaches universitaires ont été Lyon, aujourd'hui l'Université Paul Valéry. Vous avez retrouvé notre région en complète transformation. Vous ne vous attendiez pas à voir surgir sur nos plages des pyramides, celles-là locatives, mais l'on vous attendait en créant à votre intention une chaire d'Égyptologie.

Votre fidélité à Castelnau reste émouvante. Vous avez retrouvé votre maison des bords du Lez. Elle est celle de votre famille. Elle est propre à la réflexion et au travail. C'est aussi la cité des livres.

"Le papyrus du Nil durant les premiers âges,
d'Homère et de Platon conserva les ouvrages".

Ceux de votre bibliothèque élèvent une sorte de salle hypostyle consacrée à l'égyptologie. Je me suis laissé dire — et d'excellente source — que seule la notion active que vous gardez de la justice parvient à tenir égale la balance entre l'invasion du livre et le droit à l'espace réservé à votre nombreuse famille.

Pour l'Université transformée où vous enseignez vous êtes un maître rassurant car, pétri de science et d'étude, d'expérience et de pratique, votre savoir n'est point "livresque". Vous évitez aussi — en l'épargnant aux autres — l'entrechoquement des disciplines. Archéologue, vous ne voyez pas dans l'archéologie le seul attrait de la collecte, de la description systématique des caractères observés chez les objets exhumés, de la détermination de leur usage mais ce que leur étude laisse découvrir de circonstances enrichissantes pour la connaissance historique. Echappant au risque de se replier sur elle-même, l'archéologie ne cesse d'être à vos yeux la grande discipline auxiliaire mais indispensable de l'histoire.

Historien, en contact direct avec les révélations obtenues sur les terrains de fouilles, vous échappez aussi à la sollicitation des textes, loin d'oublier le mot d'Eugène Lefebure : "Les scribes s'adressaient aux égyptiens et non aux égyptologues". D'autre part, une robuste objectivité vous met à l'abri de renchérir sur les mystères d'Égypte et de choir dans les divagations d'un hypersymbolisme qui trouve toujours un public.

De par cette même objectivité, votre aptitude à guider ceux qui vous

écoutent ou vous lisent, dans le dédale d'une bizarre cosmogonie, va de pair avec votre souci de distinguer, quant il y a lieu, la transcendance de certaines notions en recherchant, selon le conseil de Plutarque "l'élévation du sens derrière les apparences".

Cette démarche essentielle, mais la plus délicate, est de nature à rapprocher quelques certitudes des jours anciens et certains problèmes de notre présent. Les civilisations que vous connaissez bien, l'égyptienne et l'hellénistique ont conduit à la nôtre. Par quels chemins difficiles, vous le savez, puisque les athéniens déjà comprenaient et retenaient des égyptiens seulement ce qu'ils pouvaient. Vous admettez cependant qu'il existe des constantes spirituelles et que le drame décrypté à travers d'étranges liturgies est souvent demeuré, quant au fond, celui de tous les hommes.

Vous êtes à même de percevoir en quoi la haute sagesse de l'aïeule des civilisations garde sa fraîcheur et peut répondre à certaines interrogations, à certains besoins de notre temps. Problèmes éternels de la croyance en des forces supérieures, de l'aspiration à la pureté au travers des miasmes, et des voies d'accès au domaine spirituel sans lequel l'agitation quotidienne reste vide de tout sens. Problème de culture aussi, celui qui consiste à respecter la part de vérité incluse dans les jours anciens et les jours présents. Une vue impartiale n'est-elle pas la condition rigoureuse de la quête du vrai considéré comme le bien suprême ? Cette recherche n'est-elle pas aussi impérieuse de nos jours qu'au temps où les croyants suppliaient le dieu Thot d'identifier, à la dernière heure des vivants, l'authentique dans la parole de l'homme.

Vous apportez à vos étudiants le gage d'études passionnantes et de réalisations si intensives qu'elles ont absorbé jusqu'à vos loisirs.

Vous venez au surplus et à votre façon, faire acte de régionalisme — ce mot qu'il importe tellement de ne point galvauder. D'un régionalisme original, le mieux entendu, sans mégalomanie comme sans étroitesse. Que vous soyez présent ou sur un théâtre de fouilles lointaines, au delà de la "grande bleue" que les crétois appelaient la "très verte" ce régionalisme vous permet de garder vos fidélités en travaillant à l'approfondissement de la connaissance historique. En faisant cela, vous n'avez cessé d'honorer le Languedoc et Montpellier. Honorer le Languedoc et Montpellier, c'est honorer aussi et pour sa part l'Académie qui se félicite de vous compter aujourd'hui parmi les siens et qui se réjouit à la perspective d'être plus directement associée à vos travaux.

Après quelques mots de bienvenue à M. François Daumas, qu'il remercie du si vivant portrait qu'il vient de retracer de M. Pierre Tisset, et l'invitant à prendre part désormais aux travaux de l'Académie, le Président déclare levée la séance publique de son accueil parmi Elle.